

BERNARDO CARVALHO

**Dire ce qu'on ne pense pas  
dans des langues qu'on ne parle pas**

*Traduit du portugais (Brésil) par  
PAULINE ALPHEN*

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*Cette pièce a été créée le 27 mai 2014 au Théâtre National de Bruxelles (Belgique) dans une mise en scène de António Araújo et dans le cadre du programme Villes en Scène/Cities on Stage. Elle a été reprise du 7 au 17 juillet 2014 au Festival d'Avignon.*

Titre original :

*Dizer o que você não pensa  
em línguas que você não fala*

© 2014, Bernardo Carvalho

© 2014, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

**[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)**

ISBN 978-2-84681-417-1

## Prologue

*Pénombre. En off, on entend des voix qui participent à un débat animé, dans plusieurs langues en même temps : une organisation politique internationale tient son assemblée. On y parle de guerres, d'alliances entre diverses puissances, de sanctions, d'aides financières, de mesures économiques, de crise. À mesure que les voix s'estompent, l'éclairage révèle la scène : une table ronde au centre d'une salle de réunion.*

*Tous les participants dorment, harassés de fatigue, devant les petits drapeaux de leurs nations respectives, la tête entre leurs bras posés sur la table ou adossés à leurs chaises. On entend, en off, le texte qui sera répété à la fin de la pièce, lorsque les lumières s'éteindront.*

C'était une longue nuit de discussions,  
en pleine crise,  
quand personne ne savait plus quoi faire pour s'en  
sortir  
ni qui représentait qui ou quoi.  
Et, pendant que tout se jouait,  
il a suffi qu'un seul parmi eux,  
on ne sait pas qui,  
fasse un mauvais rêve...

*La pièce est jouée en majeure partie en français ; quand les personnages s'expriment dans d'autres langues, il faut recourir au surtitrage électronique.*

*L'éclairage diminue jusqu'à ce que la scène soit plongée dans l'obscurité.*

## Scène 1

*À la campagne, un couple (un fonctionnaire de l'Immigration et sa femme enceinte – qui peut être représentée par une poupée gonflable ou une poupée de chiffon) ; il lui entoure les épaules de son bras. Ils sont face ou dos au public ; ils admirent un paysage bucolique, un cliché de carte postale, une vallée verdoyante au coucher du soleil. Les oiseaux chantent. En fond, on entend des violons jouer un adagio.*

FONCTIONNAIRE. – Tu n'as pas besoin d'avoir peur. Je sais que c'est difficile de ne pas confondre les voix que tu entends avec la voix de l'ennemi. Mais elles sont là pour te protéger. De nombreuses guerres ont eu lieu ici pour que nous puissions y vivre en paix. Si nous avions voulu construire notre maison à cet endroit, il y a cinq cents ans, il aurait fallu nous préparer à toutes sortes d'attaques. En pleine nuit, quand on s'y attendait le moins, la vallée pouvait être envahie, se transformer en une mer de sang. Et, au matin, en supposant qu'on soit toujours en vie, on devait pleurer nos morts dans une autre langue, une langue inconnue, la langue des envahisseurs. Tu te rends compte ? On serait obligés de parler leur

langue aujourd'hui. Tu as déjà essayé de t'exprimer dans une autre langue ? Tu imagines être obligée de dire ce que tu ne penses pas dans une langue que tu ne parles pas ? On devient idiot dans une autre langue. (*Il met la main sur le ventre de sa femme, s'agenouille, colle l'oreille à son ventre.*) Je peux déjà l'entendre parler ! (*On entend le chant des oiseaux. Le mari embrasse le ventre de sa femme.*) Je suis sûr qu'en moins d'une semaine, tu te seras habituée à la maison et aux voix. Je sais bien que l'ancienne maison était plus silencieuse. Mais celle-ci est plus grande et plus moderne. Nous le verrons grandir heureux, dans cette vallée, entouré des voix qui lui permettront de ne pas oublier la langue de ceux qui sont morts pour lui. Ils se sont battus pour que nous puissions être heureux dans cette vallée. La seule chose qu'ils nous demandent est d'honorer ce désir et ce combat, le sang et les armes. Tu ne dois pas avoir peur des voix. Dis-toi que ce ne sont pas des fantômes mais des oiseaux. Qu'ils sont là pour nous prévenir. Les guerres sont derrière nous. Mais maintenant, l'ennemi est parmi nous, à l'intérieur même de nos frontières. Et nous ne savons plus nous défendre. Ils sont là pour nous alerter, ils nous disent que nous devons réapprendre à nous défendre parce que c'est notre vallée. (*Il prend son portable dans sa poche et s'apprête à prendre une photo. Il tend le bras pour se photographier avec sa femme devant le paysage. Mais avant qu'il puisse appuyer sur le bouton, le téléphone sonne. Une sonnerie ridicule – un cliché quelconque, comme la Neuvième Symphonie de Beethoven ou une mélodie des Beatles. Le Fonctionnaire observe l'écran du portable. Il examine le numéro. Il cache mal son*

*irritation. Il ignore l'appel.*) Je dois retourner en ville. Demain matin, je commence à travailler tôt. Il faut bien que quelqu'un surveille nos frontières. (*Progressivement, on entend le bruit des avions.*) Ça va aller, tu verras. Dans une semaine, tu te seras habituée aux voix des oiseaux. Je sais que c'est l'enfer. Je sais qu'ils crient. Je sais que cela t'empêche de dormir. Mais tu t'y habitueras. Tu verras. L'être humain s'habitue à tout.

## Scène 2

*Sur l'autoroute. Seul dans la voiture, le Fonctionnaire de l'Immigration est de retour vers la ville. On entend des voitures qui passent à vive allure et des avions qui survolent l'autoroute, en procédure d'approche de la ville. Le téléphone sonne, la même mélodie ridicule. Le Fonctionnaire bifurque vers la bande d'arrêt d'urgence. Il s'arrête et répond au téléphone, irrité.*

FONCTIONNAIRE. – Pourquoi vous insistez ? Je vous ai demandé de ne pas me joindre sur mon portable le week-end ! Je vous ai déjà dit que je vais payer. J'ai seulement besoin d'un peu plus de temps. Comment aurais-je pu prévoir qu'ils allaient m'inclure dans un plan de licenciement ? Comment imaginer qu'il y aurait une déflation ? Un coup c'est l'inflation, un coup c'est la déflation. Quoi ? J'ai déjà payé pour cette putain d'hypothèque beaucoup plus que ne vaut cette saloperie de maison avec vue sur cette merde de marais plein de moustiques que vous appelez une vallée. Vous m'avez vendu

l'enfer comme s'il s'agissait du paradis ! L'honneur de la patrie, hein ? L'honneur de la patrie, mon cul ! Qu'ils aillent se faire foutre ceux qui sont morts pour la patrie ! Ma femme n'arrive pas à dormir ! Son ventre est couvert de piqûres de moustiques. Des vrais moustiques de champ de bataille ! Ils lui vrombissent à l'oreille toute la nuit. Je lui dis que ce sont des oiseaux. Ma femme n'est pas conne. Je lui raconte que ce sont des héros de la patrie. Ça, des guerriers ! Des guerriers de la patrie ! Quoi ?! Ma femme va accoucher dans deux mois ! Et on va habiter où ?

*Le Fonctionnaire raccroche et penche la tête sur le volant, désespéré, comme s'il allait pleurer. Il se ressaisit, regarde devant lui, reprend le volant, les bras bien tendus, et il accélère. Il lance la voiture sur un poteau. Bruits d'accident, de bris de glaces, etc. Le son des avions en procédure d'approche se superpose et déborde sur la scène suivante.*

### Scène 3

*À l'aéroport. Le son des avions en procédure d'approche. Le Fonctionnaire de l'Immigration et un collègue (Fonctionnaire 2). Le Fonctionnaire de l'Immigration est estropié, plein d'attelles et de bandages, suite à l'accident.*

FONCTIONNAIRE 2. – Que s'est-il passé ?

FONCTIONNAIRE, *fuyant*. – Rien.

FONCTIONNAIRE 2. – Mais quand même !

FONCTIONNAIRE. – Puisque je te dis qu'il ne s'est rien passé. (*Maussade.*) Un imbécile m'a fait une queue de poisson sur l'autoroute.

FONCTIONNAIRE 2. – Sur l'autoroute ? Super dangereux, hein ?

FONCTIONNAIRE. – Sûrement un de ces métèques habitués à conduire des charrettes dans leur pays qu'ils n'auraient d'ailleurs jamais dû quitter.

FONCTIONNAIRE 2, *riant*. – Depuis quand tu es raciste ? (*Comme s'il répétait une phrase connue, proférée par une personnalité publique.*) « Les étrangers que nous préférons sont les touristes. »

FONCTIONNAIRE. – Pour moi, ils sont tous pareils.

FONCTIONNAIRE 2. – Mais tant qu'ils achètent, mangent et boivent comme des porcs, tant qu'ils dépensent leur argent ici, tu dois les laisser entrer. C'est la loi du marché.

FONCTIONNAIRE. – J'aimerais bien savoir où ils trouvent tout ce fric pour venir faire leurs courses ici. Avant, c'était le contraire ! C'étaient eux les pauvres ! Il est passé où notre argent ?

FONCTIONNAIRE 2, *hésitant*. – C'est vrai qu'on t'a inclus dans un plan de mise à la retraite anticipée ? (*Le Fonctionnaire le fusille du regard ; le Fonctionnaire 2 lui retourne un regard gêné.*) C'est ce qu'on

dit. Ça ne me regarde pas, bien sûr. On me l'a dit, c'est tout. Tu sais ce que c'est...

FONCTIONNAIRE. – C'est moi qui ai choisi. J'en ai marre de toujours faire la même chose. J'en ai marre des touristes. Je ne veux pas passer ma vie ici, à vérifier les passeports de gens moches et crades. Le danger n'arrive plus en avion, il débarque en bus, en bateau, en train ou à pied. Pendant qu'on reste ici à contrôler des passeports, les terroristes sont déjà parmi nous, planqués. Maintenant, les djihadistes naissent ici et ils ont le même passeport que toi et moi. C'est comme ça ! Qui te garantit que moi-même je ne suis pas l'un d'eux et que je ne me prépare pas à une guerre sainte ? (*Les deux hommes se regardent, le Fonctionnaire 2 est surpris par les paroles du Fonctionnaire.*) Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Je te dis que c'est une décision personnelle, j'ai décidé de prendre un tournant dans ma carrière. J'ai une vocation de héros. Je veux laisser mon nom dans l'histoire.

FONCTIONNAIRE 2. – Ce n'est pas exactement le bon moment pour prendre un tournant dans ta carrière. Ta femme est enceinte, non ? Mais tu sais quoi ? J'envie ton courage. J'aimerais bien, moi aussi, tout envoyer balader, abandonner toute cette merde. Toi, tu es ce que j'appelle un visionnaire.

*Les autres acteurs entrent, leurs valises à la main et vêtus de manteaux, comme s'ils sortaient d'un avion. Ils forment une file de passagers devant les deux fonctionnaires. On entend les pensées des passagers. (On doit comprendre que les passagers*

*sont en train de penser et non de parler ; ils peuvent être éclairés individuellement, isolés du reste de la scène, tandis qu'ils disent ce qui leur passe par la tête.) Ils pensent à ce qu'ils feront une fois qu'ils seront entrés dans le pays.*

HOMME D'AFFAIRES. – Vous ne savez pas ce que je viens faire ici ? Je suis dans les transports. J'aime être en mouvement, transporter des choses secrètes d'un endroit à un autre, soulager le poids qui accable certains en le transférant sur d'autres épaules. Quand on ne sait pas ce que l'on porte, on n'en sent pas le poids. Dans la vie, tout dépend de la conscience. Sans la conscience du mal, le mal n'existe pas. C'est dans la Genèse. Et la Genèse est la base de tout. Disons que je transporte le mal là où règne l'innocence, afin que le mal cesse d'exister. J'emporte le mal au paradis. On m'attend dans le hall d'arrivée de l'aéroport pour me conduire aux hangars où la marchandise est déjà en train d'être conditionnée et rangée dans des containers pour que je ne la voie pas, pour que je n'aie pas à porter le poids de la conscience. La marchandise ne peut contaminer que ceux qui sont conscients de son pouvoir de contamination et de destruction. Le mal comme le péché dépendent de l'imagination et de la conscience. Dans le monde de l'innocence et de l'inconscience, personne n'imagine rien. C'est dans la Genèse. Pour celui qui est inconscient, l'enfer ressemble au paradis. Je suis dans les transports. Et le transport est une sorte de métamorphose.

PASTEUR. – Il ne manquait que le théâtre. Maintenant que je suis en possession du théâtre, en moins de